

DES REPERES POUR AGIR ET RESISTER EN CHRETIENS ?

Dans notre société irréligieuse, postchrétienne, plurielle, face à tant de nouvelles questions inédites : Choix éthiques sur la naissance ou la mort ? Inégalités croissantes ? Inquiétudes écologiques ? Migrations actuelles, à venir ? Mondialisation ? Effets de la robotisation sur le travail salarié ... ?



Dans l'invitation qui vous a été faite, il est fait état de quelques questions dans des domaines très divers, mais dont le point commun est qu'elles sont nouvelles et parfois déstabilisantes, car elles sollicitent notre responsabilité en des lieux ou sous des formes auxquels elle n'est pas préparée.

Certains d'entre vous souhaiteraient peut-être que je les aborde. Mais je n'ai pas de compétences particulières pour cela, d'une part. De l'autre, je pense que par leur ampleur et leur nouveauté, elles sollicitent une pluralité d'approches. Enfin, c'est le dernier degré de l'éthique ou de la morale que de chercher des réponses toutes faites auprès d'experts qui nous dispenseraient de prendre nos responsabilités...

Je suis venu partager avec vous un point de vue et je laisse à nos échanges l'espace du débat.

Je pars de plusieurs hypothèses.

La première est que **le chrétien doit agir dans le monde.**

Cela peut relever de l'évidence, mais le cours de l'histoire chrétienne et les textes qui en témoignent montrent que cela ne va pas de soi. Les thèmes de la fuite du monde, du retrait au désert ou de la Patrie céleste n'incitaient pas à agir dans le monde ou dans le cours de l'histoire.

Cela ne signifie pas qu'ils étaient passifs par rapport au monde car ils priaient pour le monde, mais ils ne prenaient pas leur part de ce que l'on pourrait appeler la tâche commune. Et naturellement, on trouve des passages de l'évangile, surtout de Jean, qui servent de fondement à cette position, par exemple : "*Si vous étiez du monde, le monde aimerait ce qui lui appartiendrait, mais vous n'êtes pas du monde*". (Jn 15, 19). Ou encore "*Je leur ai donné ta parole et le monde les a pris en haine, parce qu'ils ne sont pas du monde comme je ne suis pas du monde*". (Jn 17,14) On oublie évidemment : "*Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité*". (Jn 18,37). Mais on oublie aussi : "*Je ne te demande pas de les ôter du monde mais de les garder du mauvais*". (Jn 17,15). Ce qui signifie que le monde marche selon une certaine logique et que le Christ propose d'y vivre selon une autre logique, assimilée à la Vérité.

Je pense à Péguy parlant de ceux qui ont les mains pures parce qu'ils n'ont pas de mains ou à Jean Paul Sartre, bien différent, parlant des mains sales...

En ce qui nous concerne c'est avec le catholicisme social, l'Action Catholique et, derrière, avec un changement théologique, que l'action des chrétiens dans le monde a paru normale.

Comme conséquence de l'Incarnation

Comme consécration du monde

Comme construction du Royaume.

La deuxième hypothèse **considère le monde actuel dans son état de sécularisation**. À partir du XIIIème siècle avec l'adoption des perspectives aristotéliennes, la Renaissance et l'humanisme, il a fallu gérer l'autonomie de ce que l'on a appelé le temporel appuyée sur une certaine discontinuité entre le monde et Dieu. On a distingué voire opposé le surnaturel (la foi) et le naturel (la raison), le spirituel et le temporel, le privé et le public. Sur cette ligne de fracture, on a en quelque sorte intégré comme normale l'assimilation : *foi, spirituel, privé* d'une part, et de l'autre : *raison, temporel, public*.

Si bien que pour un certain nombre de chrétiens comme pour les tenants d'une certaine laïcité, il va de soi que la foi n'a rien à faire dans l'espace public.

Or une chose est de reconnaître l'état de sécularisation et de vivre sous le régime juridique de la laïcité, une autre est de ratifier cette dichotomie qui ruine le caractère engagé de la foi. Cf *Gaudium et Spes 36*

La troisième, liée aux deux précédentes, concerne le chrétien lui-même. **Agir oui, mais :**

- en tant qu'homme,
- en tant que chrétien,
- en chrétien.

Voilà trois positions qui ont été défendues ou qui le sont encore.

Agir en tant qu'homme (sous-entendu et non pas au nom de la foi) **pourquoi ?**

- Parce que la foi ne donne pas *ipso facto* les compétences pour comprendre le monde et agir dans l'histoire.
- Parce que d'autres qui n'ont pas la foi partagent les mêmes analyses et la même action.

Mais le risque est, d'une part, de faire de la foi une réalité abstraite, de l'autre de ratifier la deuxième hypothèse, c'est-à-dire non le caractère personnel de la foi mais sa privatisation... Mais il faut ajouter que l'on peut se demander ce que vient faire la foi dans une vie d'homme si on peut s'en abstraire pour agir... un supplément d'âme???

Agir en tant que chrétien. C'est-à-dire, en se posant explicitement comme chrétien. Ce fut certainement une attitude au cœur de l'Action catholique. En particulier quand, dans les années cinquante-soixante, la hiérarchie, comme on l'appelait alors, donnait "mandat" aux laïcs de représenter ou d'impliquer l'Eglise dans leurs choix : 1931 sous l'impulsion de Pie XI.

Position périlleuse à plus d'un titre, qui a d'ailleurs conduit à la suppression du "mandat" (1975).

Pourquoi périlleuse ?

- Parce que cela laissait croire à une sorte d'automatisme de la foi dans l'action,
- Parce que cela sous-entendait que la foi induisait pour tous les mêmes choix économiques, sociaux ou politiques. Court-circuit entre foi et action faisant l'économie du travail de raison.
- Parce que les chrétiens d'une même Église avaient des analyses différentes de la société et des positions différentes. Et qu'ils engageaient une hiérarchie d'abord peu encline à ratifier ces choix et ensuite garante d'une unité qui volait en éclat. Même sans cela, on risque une sorte de confiscation du label chrétien...
- Ce qui conduisait à dissocier le "religieux" [l'ACO mouvement religieux...] et le "politique" [... mais non organisation ouvrière].

Les membres étaient engagés à titre personnel ce qui conduit à la troisième position:

Agir en chrétien. Ce qui veut dire obéir à une certaine logique de l'évangile ou de la foi. La différence entre "en tant que chrétien" et "en chrétien" tient au fait que dans le premier cas il s'agit d'un rapport institutionnel et dans le second d'inspiration.

Et, ici, je voudrais préciser encore une chose : être chrétien, c'est marcher, vivre à la suite du Christ. C'est donc un mouvement, derrière une personne et cela laisse beaucoup de liberté, d'initiative, d'incertitude aussi. Ce n'est donc pas d'abord ou seulement vivre selon les béatitudes ou des "valeurs" évangéliques. D'une part, bien d'autres êtres humains partagent ces valeurs sans être chrétiens, de l'autre, nous risquons de dégrader la vie chrétienne en "morale". Or elle est autre chose et au-delà. Même si, je viens de le dire, elle doit se décliner sur le registre de l'éthique.

De plus, on n'agit pas pour témoigner. C'est la vie chrétienne en son ensemble et selon la logique évangélique engagée dans toutes ses dimensions qui peut être reçue ou non comme un témoignage.

En aval et en amont.

Encore un point : il serait non seulement exagéré mais faux de soutenir que les chrétiens ont été inattentifs aux besoins des hommes de leur temps et sont restés passifs. La lecture des Pères de l'Église comme les textes des Pasteurs, ce que l'on appelle aujourd'hui la Doctrine sociale de l'Église, montrent le contraire. Mais il est vrai qu'ils ont surtout pratiqué la "charité", agi dans l'urgence et pratiqué ce que l'on appelle aujourd'hui l'aide humanitaire. Loin de moi de minimiser cet aspect des choses qui se réfère justement à la pratique immédiate de Jésus.

Mais je pense à un texte de saint Augustin, louant les chrétiens qui nourrissaient, habillaient, logeaient les pauvres. Il s'exclamait qu'il vaudrait mieux qu'il n'y ait pas de pauvres. Cela voulait dire qu'il fallait agir en amont, sur les causes.

Il ne vous a pas échappé sans doute que dans les Écritures, on fait souvent le lien entre les formes de détresse et le péché. Et on le comprend souvent sous le registre de la punition. C'est une lecture. Il y en a une autre, bien plus profonde : celle qui établit un lien de cause à effet, qui va chercher en amont les causes de ces détresses.

Causes spirituelles - conscientes ou non -, causes économiques, sociales, juridiques, politiques etc.

Jean Paul II a souvent évoqué ces causes structurelles en parlant des péchés structurels.

Il devrait être clair qu'agir en chrétien c'est agir en aval et en amont, je dirais même en amont d'abord.

À partir de là, je reprends un certain nombre de points développés dans mon petit bouquin.

Éthique et morale

C'est la même chose avec une racine grecque ou latine qui signifie : comportement. Comme le terme de "morale" a été connoté péjorativement sous le registre du moralisme, on utilise plus volontiers aujourd'hui le terme d'éthique. Encore que la morale revienne dans les préoccupations des éducateurs et des politiques.

Certains gardent le terme de morale pour indiquer des "valeurs" de référence, et celui d'éthique pour désigner les comportements.

On parlera d'éthique de la discussion ou du dialogue, d'éthique des compromis, du développement, de la reconnaissance, du don et du pardon etc.

Singularité - particularité - universel.

Trois termes qu'il est essentiel de distinguer et d'articuler :

Le singulier repose sur le postulat de la dignité intangible et inaliénable de chaque être humain, de ce que nous appelons la personne. Celle-ci se définit d'abord comme nœud et facteur de relations. Au-delà, par la tension entre identité personnelle (physique, biologique, génétique, historique...) et l'appartenance à une culture dominante. Le singulier est lié à une conscience et à une responsabilité personnelle : celle d'un sujet actif ou passif...

Le particulier relève des cultures, de l'histoire de la personne et de l'histoire de l'humanité. Il est donc, par essence, relatif.

Il se conjugue sur le registre structurant au plan de l'instituant ; (le langage) des déterminations c'est-à-dire des marques, des impressions, des outils qui permettent le vivre en relation (la langue), et du conditionnant c'est-à-dire de l'environnement qui requiert adaptation.

L'universel, enfin, qui concerne l'humanité comme telle.

La grande question est celle de son fondement...

- Religieux ?
- Les "interdits", limites qui sont posées pour la vie et l'avenir de l'autre (Inceste, meurtre...) et qui ne doivent pas être transgressées. (La pédophilie... mais l'homosexualité ?)
- Des "principes"; respect de la parole donnée, refus du mensonge... (Cf les prestations de serment en politique ou devant la justice)
- La "règle d'or"...
- La "nature" ? Le "commun" ? Faut-il se référer à une Loi, prétendument universelle car elle serait "naturelle" ? Cette référence à une "nature" fondatrice de la loi et donc directrice de l'activité humaine qui devrait s'y conformer prend ses racines dans le stoïcisme et elle a été largement assumée par la morale chrétienne. Dès le XVIème siècle avec, chez nous, Montaigne, puis Descartes et Pascal, on s'est avisé que ce que l'on croyait inscrit par la nature relevait en fait de la culture, à l'époque on disait de la coutume. Dès cette époque, on est entré dans une conception relative de la morale et de l'éthique. Alors même que, dans le même temps, on parlait des Droits de l'homme et du citoyen, puis, simplement des Droits de l'Homme. Mais la définition sans cesse reprise de ces droits montre qu'ils relèvent d'une conscience historique et non de la nature. Cela laisse entière la question du caractère universel de la morale ou de l'éthique,

L'universel semble être une visée, un horizon, mais il relève plus du postulat que de la preuve.

En tout cas, il ne peut pas y avoir de morale ou d'éthique qui soit seulement singulière (plus de société), particulière (plus de responsabilité "personnelle") ou universelle (abstraite). Il faut donc articuler les trois. Et dans la trilogie voir, juger, agir, il faudrait se porter sur ces trois plans...

Des repères ?

Et d'abord pourquoi parler de repères et non, dans une sorte de radicalisation progressive, de critères, de directives, de loi ?

On pourrait en effet parler de *critères* puisqu'il s'agit de choix. Et je ne récusé pas le terme mais, d'une certaine manière, il m'apparaît trop univoque, trop radical, entraînant en quelque sorte une logique sans faille. Mais il me semble que si cela vaut dans des cas relativement simples : obéir ou non au Code de la

route par exemple. La plupart du temps les choses sont complexes et l'on est plus dans le gris que dans le blanc ou le noir. Et comme nous sommes dans une complexité croissante dans les domaines de l'éthique, celle de la vie, de l'économie, de la diplomatie etc. et celle des responsabilités, il me paraît que "critère" est trop mécanique.

Autrefois on aurait parlé de *directives*, en particulier du Magistère chrétien. Mais il est arrivé que le Magistère se plante, je pense à l'attitude des évêques pendant la seconde guerre mondiale, ou bien au sujet de la peine de mort. Mais, surtout, l'élévation de l'instruction, la maîtrise des savoirs et, plus encore, la revendication des sujets libres et responsables fait que les chrétiens s'ils attendent un éclairage, n'entendent pas obéir plus ou moins passivement à des directives venues d'en-haut.

À toutes les questions d'éthique, on pourrait appliquer ces mots du pape François dans le préambule de son dernier texte : "*Les débats qui se déroulent dans les moyens de communication ou bien dans les publications et même entre les ministres de l'Église, vont d'un désir effréné de tout changer sans une réflexion suffisante ou sans fondement, à la prétention de tout résoudre en appliquant des normes générales ou bien en tirant des conclusions excessives à partir de certaines réflexions théologiques.*"

Le "y a qu'à" suivre les avancées (vers quoi ?) de la société comme le "Tout est dans la Tradition ou le Magistère ou la Loi" sont également hors du champ éthique....

Reste donc à déterminer des *repères* qui sont en quelque sorte des indications sur une route.

- *La fraternité universelle*

Elle dérive directement de la prière principale des chrétiens : notre Père... mais elle est manifeste aussi dans le chapitre 25 de Matthieu où il est question de tout être humain.

- *Le respect de la personne*

On pourrait l'illustrer par le chapitre de Jean consacré au "procès" de la femme adultère. Mais, en fait c'est toute l'attitude de Jésus qui est respectueuse de la personne.

- *Le plus vulnérable*

Les souffrants, les pauvres, ceux qui sont rejetés à la périphérie de la société et de l'existence etc. Permettez-moi de vous renvoyer à la page 94 de mon petit livre. Vous y trouverez les mots essentiels de Paul au début de sa première Lettre aux Corinthiens : Dieu choisit le faible pour confondre le fort, l'insignifiant le méprisé, ce qui n'est pas pour réduire à rien ce qui est. J'y reprends aussi une page capitale de Jacques Sommet relatant l'épidémie de typhus à quelques mois de la libération du camp de Dachau.

- *L'autre avant soi-même, le bien commun avant le bien privé.*

Qui perd sa vie la sauvera, pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime...

- *Le refus de la violence, distinguée de l'emploi encadré de la force.*

Cependant il y a des violences masquées, je pense à la séduction lorsqu'elle annihile la responsabilité, je pense surtout aux Absolus. Les Absolus, qu'il s'agisse de Dieu ou de valeurs ont été meurtriers dans l'Histoire et le seront toujours. Il faut vivre dans la relativité et non dans le relativisme.

- *La repentance et le pardon*

Car l'homme est faillible, mais il peut aussi être pervers.

- *Enfin la patience dans le temps*

Non seulement tenir compte des différences dans l'espace mais intégrer la dimension temporelle et savoir que tout n'est pas immédiatement possible. La "dynamique du provisoire". Avoir la patience de la réflexion, de l'accompagnement...

§§§§§§§§